

mer et certains seront même embauchés dans l'armée de Ramsès II¹, en particulier lors de la bataille de Qadesh. On en retrouve d'ailleurs, à la même époque, incorporés également dans l'armée hittite².

Mais c'est la seconde vague qui sera la plus dévastatrice. Elle survient sous le règne de Ramsès III, vers 1180. Il s'agit d'abord d'une vaste bataille navale, décrite dans le temple de Medinet Habou, en Haute Égypte. Les inscriptions précisent également que toutes les régions côtières du Proche-Orient, du Hatti à Canaan, ont été frappées³. Ces mêmes inscriptions les décrivent comme un ensemble de différents groupes humains, dont les Philistins, popularisés par les récits patriarcaux de l'Ancien Testament.

Il faudra plus de dix années à l'Égypte pour vaincre les envahisseurs. Mais les régions asiatiques côtières s'en tireront beaucoup moins bien. Nous verrons un peu plus loin la redistribution du pouvoir dans cette région, car les Peuples de la Mer ne sont pas seuls en cause.

Le mouvement araméen.

Corollairement à ces mouvements de population sur le flanc occidental du Levant, qui ne semblent pas avoir touché la Mésopotamie intérieure, d'autres peuples ont contribué, par l'Est, à bouleverser le fragile équilibre qui existait entre Égypte, Hatti et Assyrie : les Araméens.

La première mention du pays d'Aram se retrouve vers 1100 avant notre ère, sur une stèle du roi assyrien Tiglath-Phalazar I^{er} (1114-1076) qui évoque une campagne militaire les « Ahlamu du pays d'Aram »⁴. Les *Ablamu* sont alors connus depuis presque un millénaire ; ils ne désignent pas un peuple à proprement parler, mais plutôt des groupes de bédouins nomadisant sur les franges du Croissant Fertile, et tout particulièrement en Syrie intérieure. Les seules sources nous permettant de les connaître étant assyriennes et l'on sait qu'il est difficile d'évaluer un groupe humain lorsqu'il n'est défini que par ses ennemis.

En effet, les conflits entre Assyriens et Araméens tels qu'ils apparaissent dans la documentation d'Assur, se déroulent essentiellement sur la rive droite de la haute vallée de l'Euphrate. Mais ces combats ont été extrêmement violents et certaines inscriptions assyriennes mentionnent même des cas de cannibalisme de la part des envahisseurs⁵.

Mais la localisation des zones de combats incite à penser que ces Araméens, à propos desquels les discussions restent vives entre les historiens, aient été un ensemble de groupes ouest-sémitiques mais qui, semble-t-il, n'ont jamais véritablement constitué une entité politique uniforme. Ils constituaient plutôt des unités autonomes, de type tribal, même au moment de leurs campagnes militaires, et l'histoire n'a retenu aucun patronyme pour désigner leurs chefs. Ils se caractérisaient plutôt un mode de vie, encore que l'opiniâtreté qu'ils ont montré face aux armées assyriennes laisse entendre qu'ils devaient mêler des populations nomades adeptes d'une défense collective et peu outillée avec des éléments urbains dotés d'armes plus sophistiquées.

Cependant, au milieu du X^{ème} siècle avant notre ère, l'Assyrie s'est repliée sur des frontières exiguës, en deçà de la rivière Habur, un affluent rive gauche de l'Euphrate.

La situation n'est pas plus brillante en Babylonie, frappée elle aussi par des incursions araméennes, auxquelles se joignent ponctuellement des éléments issus d'un autre peuple, les Sutéens, déjà mentionnés au XVIII^{ème} siècle dans les archives de Mari comme de redoutables pillards⁶. À partir du X^{ème} siècle surtout, on trouve également mêlés à ces Araméens des Chaldéens,

1. Trevor BRYCE, *The Routledge Handbook of People and Places of Ancient Western Asia*, Taylor & Francis, Abingdon & New York, 2009, pp. 633-634.

2. Jacques FREU, *Histoire politique du royaume d'Ugarit*, éditions L'Harmattan, Paris, 2006, p. 222.

3. Claire LALOUETTE, *L'empire des Ramsès*, op. cit., p. 309.

4. Jacques BRIEND & Marie-Joseph SEUX, *Textes du Proche-Orient ancien et Histoire d'Israël*, éditions du Cerf, Paris, 1977, pp. 70-71.

5. Bertrand LAFONT, Aline TENU, Francis JOANNÈS & Philippe CLANCIER, *La Mésopotamien, de Gilgamesh à Artaban*, op. cit., p. 593.

6. Paul GARELLI, « Les découvertes de Mari », dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Belles-Lettres*, 127-4, Paris, 1983, p. 645.

mentionnés par la Bible qui fait partir Abram de la ville d'Ur « des Chaldéens »¹. Ceux-ci, provenant de régions situées au sud-ouest de Babylone, apparaissent essentiellement dans la basse vallée des Deux-Fleuves.

Les conséquences de ce « mouvement araméen » quel qu'il soit sont cependant essentielles pour la recomposition politique du Proche-Orient car il a fortement imprégné les esprits, au point de mettre dans la bouche de YHWH cette phrase à prononcer lorsque les Hébreux prendront possession de la Terre Promise : « Mon père était un Araméen errant »².

2.2. Un espace proche-oriental dépolarisé

Si l'action des Peuples de la Mer et celle des Araméens n'ont rien à voir entre elles, elles ont cependant toutes deux concouru à la transformation radicale du Proche-Orient telle qu'il s'était construit durant l'époque du Bronze.

Avant de voir dans le détail la recomposition de l'espace géopolitique de la région dans laquelle le peuple de la Bible a fini par se tailler deux royaumes, examinons succinctement ce qu'il est advenu des quatre grandes puissances qui l'ont régentée durant tout le II^{ème} millénaire avant notre ère.

Le Hatti.

Le Hatti est la principale victime de ces bouleversements politiques. Ce royaume a toujours eu, même au temps de sa plus grande puissance, une existence contestée par ses voisins, les Gasgas en particulier, mais aussi par ses populations internes dont la cohésion n'était pas la qualité première.

L'effondrement de l'empire eut sans doute lieu durant la première moitié du XI^{ème} siècle avant notre ère. Mais c'est une période fort peu documentée et il reste encore beaucoup d'incertitudes sur la façon dont les choses se sont passées. On constate simplement, par les fouilles archéologiques, que les grands sites ont été détruits à cette époque, à commencer par la capitale Hattusa.

Les causes semblent avoir été multiples et pas simplement imputables aux Peuples de la Mer, même si ceux-ci ont probablement joué un rôle déterminant, un adversaire de plus à un moment où les derniers rois hittites étaient à nouveau en butte avec les Gasgas et où la situation économique semble avoir été difficile, avec sans doute une période de disette.

Parmi les Peuples de la Mer, dont la composition ethnique, nous l'avons vu, est difficile à cerner, on peut noter aussi la présence de Phrygiens, venus du nord-ouest de l'Anatolie.

Cependant, si l'empire hittite disparaît en tant que tel, son héritage va se maintenir quelque temps car la lignée dynastique issue de Suppiluliuma I^{er} ne s'éteindra pas et ses descendants seront à la tête des royaumes néo-hittites, en Anatolie et en Syrie, dont nous parlerons plus loin.

L'Égypte.

Si le pays a survécu aux invasions des Peuples de la Mer sans être touché par le mouvement araméen, il s'en trouve considérablement affaibli. Et d'abord par la perte de ses provinces asiatiques. En effet, cette perte signifiait l'assèchement de la manne financière que constituait le versement des tributs. Ceux-ci servaient à financer l'entretien d'une puissante armée de mercenaires mais aussi les dépenses somptuaires du Nouvel Empire, la période qui nous a laissé le plus beau patrimoine artistique égyptien.

Le pays s'installe donc dans une profonde crise économique, dont la manifestation la plus intéressante est sans doute la grève des ouvriers de Deir-el-Médineh, vers 1126, qui constitue sans doute le premier mouvement ouvrier de toute l'histoire des hommes³ : les ouvriers se sont mis en

1. *Genèse* XI, 31.

2. *Deutéronome* XXVI, 5.

3. Liviu IANCU, « En grève contre le pharaon », dans *Courrier international*, n° 1530, 27 février-4 mars 2020, p. 47.

grève à plusieurs reprises pour obtenir une nourriture de meilleure qualité et le paiement de leurs salaires que détournaient à leur usage les fonctionnaires.

L'affaiblissement militaire permet en outre des incursions libyennes de plus en plus violentes sur le delta et, au Sud, la Nubie reprend son indépendance.

Vers 1077, c'est une nouvelle scission entre Haute et Basse Égypte qui met fin à la période du Nouvel Empire, laissant la place à ce qu'on appelle la Troisième Période Intermédiaire (1069-664).

Durant cette époque, le pays reste divisé. La Haute Égypte se trouve isolée du reste du monde proche-oriental. C'est surtout la Basse Égypte qui tente de retrouver un charisme perdu, en particulier avec les efforts de Shéshonq I^{er}, le fondateur de la XXII^{ème} dynastie, d'origine libyenne, qui tentera de reprendre la main sur les régions cananéennes.

L'Assyrie.

Nous l'avons précisé, la vallée du Tigre et de l'Euphrate se trouve au cœur de la zone d'expansion araméenne.

Les successeurs de Tiglath-Phalazar I^{er} (1114-1076) voient déferler sur le territoire assyrien des attaques araméennes par vagues successives. L'Assyrie perd alors une large partie de ses territoires, en particulier en Haute Mésopotamie où la région de la Djézireh, qui se trouve à la jonction de l'Irak, la Turquie et la Syrie actuelles, lui échappe complètement. Cette perte coupe à l'Assyrie les voies de communication avec la Méditerranée.

À partir de cette époque et durant l'essentiel du X^{ème} siècle, l'Assyrie se replie sur ses territoires historiques, autour d'Assur et de Ninive sur le Tigre, sans grand changement politique notoire.

Il faudra attendre l'arrivée d'Adad-nenari II (911-891) pour voir l'Assyrie retrouver une partie de sa puissance perdue, avec le début de ce qu'on a appelé le Royaume Néo-Assyrien, qui étendra progressivement son pouvoir à l'Ouest comme au Sud, en s'emparant de la basse vallée du Tigre et de l'Euphrate, unifiant ainsi sous une même main l'ensemble de la Mésopotamie.

La Babylonie.

La dynastie kassite, au pouvoir depuis 1595, s'était effondrée en 1155 sous l'effet d'une incursion des Élamites, les bouillants voisins de l'Est, remplacée ensuite par ce qu'on a appelé la seconde dynastie d'Isin, dont le roi le plus célèbre fut Nabuchodonosor I^{er} (1125-1004), qui rétablit un semblant d'ordre.

Mais la basse vallée des Deux-Fleuves n'a pas non plus été ménagée par les incursions araméennes. D'autant que les envahisseurs araméens qui ont buté contre la résistance assyrienne au Nord de la Mésopotamie se sont détournés vers le Sud.

Un certain nombre de villes de Basse-Mésopotamie comme Nippur ou Uruk sont saccagées. Partout en Babylonie, le chaos s'installe. Ponctuellement, quelques hommes forts, venus essentiellement du pays de Sumer, rétabliront un ordre provisoire.

Mais l'ensemble de cette période, très mal documentée, est marquée par un désordre qui se double, comme ailleurs, de graves problèmes économiques et de pénurie. Et, comme à chaque fois dans ces temps-là, une partie de la population quitte les villes pour les campagnes. Ce mouvement est d'ailleurs renforcé par la présence araméenne qui s'est intensifiée, avec une quarantaine de tribus qui s'installent, de façon sans doute pacifique, sur les rives du Tigre et qui continuent à vivre selon leur mode de vie pastoral traditionnel.

On peut donc évoquer un « âge sombre pour la Babylonie »¹, qui s'étendra sur les trois premiers siècles du I^{er} millénaire. En effet, le principe de souveraineté semble en crise, si l'on en croit les disputes entre plusieurs lignées dynastiques successives.

1. Bertrand LAFONT, Aline TENU, Francis JOANNÈS & Philippe CLANCIER, *La Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban*, op. cit., p. 604.

Cet affaiblissement du pouvoir central profite naturellement aux gouverneurs locaux et on voit se développer une forme d'autonomisation des régions.

Dans le bas pays, sur l'Euphrate ce sont principalement les Chaldéens qui ont repris l'occupation des lieux. À la différence des Araméens, ceux-ci apparaissent le plus souvent comme des sédentaires, agriculteurs surtout, mais également artisans et commerçants, ce qui laisse naturellement envisager des implantations urbaines.

Au plan politique, la Babylonie connaîtra cependant une période d'accalmie avec des rois plus stables, entre 888 et 780, marquée par des relations plus pacifiées avec l'Assyrie voisine, qui se traduiront même par un mariage, vers 823, entre le roi assyrien Samsi-Adad V et la princesse babylonienne Sammu-ramat, plus connue sous le nom de Sémiramis.

Cependant, les choses se gâtent sérieusement quelques années plus tard entre les deux pays, suite à une crise de succession pour le trône assyrien, le roi de Babylone ayant parié sur le mauvais cheval. Lors d'une expédition militaire assyrienne, il est emmené captif vers 812. Il n'y a alors plus de roi en Babylonie, ce dont profitent l'un des chefs chaldéens, Marduk-apla-usur pour s'installer sur le trône vers 780.

La présence des Chaldéens sur le trône de Babylone durera jusqu'en 700 date à laquelle, au terme d'une longue guerre (729-700), la Babylonie sera conquise par les troupes assyriennes du roi Sargon II.

Mais n'allons pas trop vite et bornons-nous, dans un premier temps, à constater qu'au début du I^{er} millénaire avant notre ère, le Proche-Orient asiatique dans son ensemble, mais le Levant plus particulièrement encore, prend l'aspect d'une *tabula rasa* sur laquelle tout est à reconstruire et qui ne dépend plus, pour un temps relativement long – près de deux siècles – que de ses rapports de force internes.

2.3. La maillage politique du Levant au début du I^{er} millénaire

Cette période est naturellement fondamentale pour l'histoire du peuple de la Bible, puisque c'est le moment où se construit le récit fondateur de ce peuple, avec la mise en place des deux royaumes. Mais avant d'y venir, il nous faut encore patienter et comprendre dans quel environnement géopolitique a pu se construire cette histoire.

Nous allons tenter de reconstituer ce nouveau paysage en balayant la région du Nord au Sud, depuis les limites méridionales de l'Anatolie et le Nord-Est de la Mésopotamie, jusqu'à la région où vont naître les deux royaumes d'Israël et de Juda.

Les royaumes néo-hittites.

Il s'agit d'une expression qui est très discutée par les historiens, dont beaucoup lui préfèrent l'appellation de royaumes « syro-hittites »¹.

Ils affectent principalement le sud de l'Anatolie et la Syrie, jusqu'aux frontières avec l'Assyrie. Nous nous désintéresserons de l'Asie Mineure, qui passe aux mains des Phrygiens et qui cesse d'exercer une influence sur le Levant qui nous intéresse ici.

Mais cet émiettement du royaume hittite génère tout un ensemble d'unités politiques plus ou moins viables mais qui constitueront une zone-tampon entre la Méditerranée et le royaume assyrien. Le royaume qui se trouve en première ligne est celui qui a Karkémish pour capitale. Les royaumes néo-hittites constituent donc des États régionaux de petites dimensions qui mêlent différents groupes humains. Les spécialistes les séparent en deux ensembles distincts :

1. Sur cette question, voir Jacques FREU & Michel MAZOYER, *Les royaumes néo-hittites*, éditions L'Harmattan, Paris, 2012.

– au Nord, on trouve un ensemble de sept micro-États qui restent dirigés par des reliquats des dynasties hittites passées ;

– au Sud, la composante araméenne est plus importante et se répartit dans neuf petits royaumes.

Cependant, cette division est assez contestable, car il semble que l'impact de la culture hittite ait été finalement assez restreinte. Elle se manifeste principalement dans la représentation du pouvoir royal, inspiré de celle des dynastes de Hattusa. Mais la langue hittite, par exemple, disparaît, remplacée progressivement par l'araméen. Au niveau linguistique d'ailleurs, on voit apparaître une écriture alphabétique, issue de l'écriture phénicienne, qu'on appelle coutumièrement alphabet proto-cananéen, base de l'alphabet phénicien qui va marquer durablement la région et dont découlera, en particulier, l'hébreu et l'arabe, ou même encore le grec.

Cependant, comme partout dans la région, le désordre engendré par les bouleversements politiques et la crise économique ont largement contribué à vider les villes d'une partie de leur population au profit des campagnes, afin de lutter contre la disette¹.

Quittons maintenant ces petits royaumes pour descendre vers le Sud, le long de la côte et nous rapprocher des régions occupées par les Hébreux. Mais avant de les rencontrer, attardons-nous sur un pays assez mal connu, la Phénicie.

La Phénicie.

Géographiquement, c'est une bande de terre qui correspond approximativement au Liban actuel, pris entre Méditerranée à l'Ouest et les monts du Liban à l'Est, puis le désert au-delà.

L'implantation humaine y est ancienne puisque les villes phéniciennes existent déjà durant tout le II^{ème} millénaire. Comme le reste du Sud Levant, la région a longtemps été tutellisée par l'Égypte, avant de passer sous protectorat hittite. Le repli de l'une et l'effondrement de l'autre ouvre des perspectives nouvelles aux Phéniciens et les mènent sur les voies de l'autonomie politique et économique.

Mais tout d'abord, signalons que ce terme de "phéniciens" constitue la manière dont les Grecs les appelaient dès l'époque d'Homère (c. VIII^{ème} siècle), avec le terme *phoinikes*, sans qu'on en connaisse précisément les raisons². Mais les habitants de cette région ne se sont jamais qualifiés ainsi, un peu comme nos Gaulois qui se déterminaient selon leur tribu d'appartenance mais jamais en référence à la Gaule, qui est une dénomination uniquement romaine. Les Égyptiens, peu soucieux de précision en cette matière, les qualifiaient de « Cananéens », comme l'ensemble de leurs possessions asiatiques et la Bible n'évoque jamais le pays en tant que tel mais évoque plus simplement les cités par leur nom propre.

Ils sont restés connus, dans l'histoire, par leur aptitude au commerce et à la navigation, reconnue d'abord par les Grecs. En effet, l'espace agricole de la région est assez réduit et c'est tout naturellement que les habitants se sont tournés vers ces deux activités complémentaires. Cependant, certaines productions primaires phéniciennes sont reconnues dans tout le Proche-Orient, comme le vin, dont on vante l'excellence aussi bien dans la Bible que dans les documents ougaritiques³. On peut aussi évoquer la renommée des cèdres du Liban pour la construction. Les Babyloniens supposaient d'ailleurs que cette forêt était gardée par un redoutable géant, Humbaba, qui fut vaincu par Gilgamesh et tué par Enkidu⁴.

Ethniquement, ils sont difficiles à définir avec précision, mais ils ne détonnent pas avec les autres populations locales : des Sémites auxquels se sont probablement ajoutés des ressortissants

1. Voir les travaux de Tony James WILKINSON, *Archaeological landscapes of the Near East*, the University of Arizona Press, Tucson, 2003.

2. FRANÇOISE BRIQUEL-CHATONNET & ÉRIC GUBEL, *Les Phéniciens : aux origines du Liban*, éditions Gallimard, Paris, 1998, p. 18.

3. Voir Daniel FAIVRE, *La Bible ou le livre des plaisirs corrompus*, éditions L'Harmattan, Paris, 2019, pp. 68-69.

4. Voir Jean BOTTÉRO, *L'épopée de Gilgamesh. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, éditions Gallimard, Paris, 1992, pp. 82ss.

des Peuples de la Mer et des Araméens. Mais ils possèdent en effet un parler commun, le phénicien, qui est une langue ouest-sémitique proche de l'hébreu ou de l'ougaritique. Il peut présenter quelques variantes locales, mais comme toutes les langues de toutes les époques.

La Phénicie s'étend sur un espace fractionné, ce qui est peut-être à l'origine de la fragmentation politique. Il n'y a en effet pas d'État commun mais un chapelet de micro-royaumes qui s'échelonnent le long de la côte et qui sont indépendants entre eux. On les connaît par le nom des villes, dont les plus importantes à cette époque sont, du Nord au Sud, Byblos, Sidon et Tyr.

Les structures politiques de chacune sont semblables entre elles et très proches de celles qui se trouvaient à Ugarit par exemple ou qui s'imposeront en Israël et Juda. Outre qu'il est levicain des dieux – le plus souvent Ba'al et/ou Astarté, que l'on retrouve dans la Bible et qui est identifiée avec l'Ishtar assyrienne ou l'Inanna sumérienne – le souverain constitue un chef de guerre et il juge son peuple. On note aussi, comme dans la Bible, l'existence d'une forme de conseil des Anciens dont les fonctions ne sont pas réellement définies mais qu'on peut imaginer sans trop de peine.

Les deux premiers siècles du I^{er} millénaire ont vu la montée en puissance des cités phéniciennes. On ne connaît pas avec précision la nature des relations qu'elles entretenaient entre elles, mais on n'a pas connaissance de rapports belliqueux. Elles devaient sans doute commercer, ainsi qu'avec les États voisins. Il semble que la ville de Tyr ait pris un net ascendant sur les autres. Ce sont d'ailleurs des colons venus de cette ville qui ont fondé la cité de Carthage dans l'actuelle Tunisie, vers 814 avant notre ère.

Par ailleurs, la Bible mentionne le roi de Tyr, Hiram, qui aurait proposé ses services et son bois de cèdre à David pour la construction du Temple de Jérusalem¹ avant de reformuler la même offre à Salomon².

Cette information soulève deux problèmes :

– l'historicité de David et Salomon reste problématique et, s'ils ont réellement existé, il y a peu de chance que ce soient eux qui aient contribué à ériger à Jérusalem des constructions aussi monumentales que le palais de David et le temple de Salomon³ ;

– il est difficile de savoir de quel roi parle la Bible, puisque l'on connaît quatre souverains tyriens qui ont porté ce patronyme⁴.

Les cités phéniciennes resteront actives durant toute la période décrite par le texte biblique. Elles exerceront donc une certaine influence sur l'ensemble de la région. Influence économique par la part qu'elles prenaient au commerce, mais sans doute aussi influence religieuse, avec en particulier le sacrifice d'enfants lors d'un encore très discuté auquel on a donné le terme français de "Moloch", inspiré de l'hébreu biblique מֹלֶךְ [molek] qui est une variante du mot "roi", sans savoir réellement s'il s'agissait du nom d'une divinité ou d'une forme de sacrifice⁵.

Poursuivons maintenant notre glissement vers le Sud, toujours le long de la côte, pour découvrir les installations philistines.

Les Philistins.

Si ce terme est avant tout connu par la Bible, qui nomme les habitants de la côte sud-ouest de la Méditerranée פְּלִשְׁתִּי [Pelishty], ceux-ci sont également reconnus par d'autres sources, égyptiennes en particulier où, sous le nom de *Peleset*, ils sont associés aux Peuples de la Mer et déclarés comme des ennemis de l'Égypte.

1. *II Samuel* V,

2. *I Rois* V, 15.

3. Israël FINKELSTEIN, Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et Salomon*, éditions Bayard, Paris, 2006, pp. 119ss.

4. Edward LIPINSKI, « Hiram of Tyre and Salomon », dans André LEMAIRE Samuel ADAMS & Baruch HALPERN (dir.), *The Books of Kings : Sources, Composition, Historiography and Reception*, éditions Brill, Leyde, 2010, pp. 251-272.

5. Daniel FAIVRE, *Vivre et mourir dans l'ancien Israël. Anthropologie biblique de la Vie et de la Mort*, éditions L'Harmattan, Paris, 1998, pp. 230-236.

L'étymologie du terme reste très discutée¹. Elle est probablement un autoethnonyme, dont l'origine grecque semble relativement assurée. La Bible, d'ailleurs, les définit fréquemment comme des incirconcis.

Rappelons tout d'abord qu'entre la fin du XIII^{ème} et celle du XII^{ème} siècle, l'essentiel de la civilisation urbaine qui avait globalement prospéré en Palestine s'effondre, sous les effets des mouvements de population que nous avons déjà évoqués. Les Philistins ne sont d'ailleurs sans doute pas étrangers à cette grande tribulation, mais ils sont loin d'être les seuls comme nous sommes loin nous-mêmes, nous l'avons déjà précisé, d'en connaître tout à la fois les ressortissants et les causes précises. Car cette destruction n'est pas le fait d'une brutale catastrophe, mais elle s'échelonne dans le temps sur près d'un siècle².

Ils s'installent donc dans la plaine côtière du Sud de Canaan vers la première moitié du XII^{ème} siècle avant notre ère. Ils reconstruisent certaines villes pour constituer ce qu'on a coutume d'appeler la pentapole philistine, constituée du Nord au Sud par les villes d'Eqrôn, Ashdod, Ashqalon, Gath et Gaza gouvernées, selon la Bible, par les « cinq tyrans des Philistins »³. Le mot "tyrans" est ici la traduction de סַרְנַתִּים [serânîm], qui n'est utilisé que pour désigner les chefs des Philistins. Et jamais dans un sens très positif, non sans raison d'ailleurs puisqu'il est la transcription du terme philistin *seren*, d'origine grecque et lié étymologiquement au mot *tyrannos*⁴.

Les Philistins, avec des fortunes diverses, semblent avoir contrôlé la côte sud-ouest de la Méditerranée jusqu'à la conquête assyrienne, dans la seconde moitié du VIII^{ème} siècle. Durant cette période, ils connaîtront de nombreuses démêlées avec les royaumes d'Israël et surtout de Juda, dont nous aurons bien sûr à reparler dans le prochain chapitre. Avec 290 mentions, ils représentent en effet le groupe local concurrent des Hébreux le plus mentionné dans la Bible.

Après avoir abordé, trop sommairement convenons-en, les voisins occidentaux des Israélites, attardons-nous un peu sur leurs frontières orientales.

Les royaumes de l'Est.

Comme le montre cette carte, qui anticipe quelque peu sur la création d'Israël et de Juda, dont nous traiterons dans le prochain chapitre, quatre États s'échelonnent sur les marges orientales du peuple de la Bible, soit du Nord au Sud :

- le royaume d'Aram-Damas, dont la capitale est mentionnée dans le nom même du pays ;
- le royaume d'Ammon, avec pour capitale Rabat-Ammon, l'actuelle capitale de la Jordanie ;
- le royaume de Moab, sur l'autre rive de la mer Morte et dont la capitale est Dibon ;
- le royaume d'Édom enfin, entre Juda et Sinâï, qui a pour capitale Pétra.

Ces quatre États sont essentiellement connus par des sources extérieures : les archives assyriennes et les textes bibliques, ce qui rend nos propos difficiles à établir.

Le royaume d'Aram-Damas est sans doute le moins mal documenté, parce que le plus puissant des quatre. Ce qui ne veut pas dire que l'on en connaisse toute l'histoire. Ses débuts en particulier sont obscurs.

Certes, la ville de Damas fait partie des plus vieilles villes du monde, avec des traces d'habitation urbaine qui remontent au VI^{ème} millénaire, mais la ville est très peu documentée. Les plus anciennes mentions de son nom remontent aux Lettres d'Amarna, au XIV^{ème} siècle.

La ville fut détruite vers 1200 avant notre ère, comme la plupart des implantations urbaines de la région, sans doute sous l'effet des invasions araméennes. Mais les fouilles archéologiques font état d'une cité à nouveau prospère un siècle plus tard, signe que les nouveaux arrivants s'y sont installés, sans doute en cohabitant avec les populations natives.

1. Bernard SERGENT, *Les Indo-Européens*, éditions Payot & Rivages, Paris, 1995, pp. 107-108.

2. Israel FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, op. cit., pp. 140-146.

3. *Josué XIII, 3 ; I Samuel VI, 16.*

4. Seymour GITIN, « Philistines in the Book of Kings », dans André LEMAIRE Samuel ADAMS & Baruch HALPERN (dir.), *The Books of Kings : Sources, Composition, Historiography and Reception*, op. cit., pp. 306-307.

C'est surtout à partir du siècle suivant, ce pays entrera en rivalité durable avec Israël et surtout Juda.

Les trois autres royaumes semblent être composés essentiellement de populations plus autochtones et ont probablement connu un rayonnement économique et politique bien moindre que celui d'Aram-Damas.

Le royaume d'Ammon est encore moins bien documenté que le précédent. Il est certes connu dans les archives assyriennes, mais comme une région conquise. On ne peut en effet tenir pour historique l'épisode qui, au terme de la destruction de Sodome, fait des Ammonites les descendants des amours incestueux de Loth avec sa *fille cadette*¹. Cependant, cet épisode laisse entendre une grande proximité ethnique entre Hébreux et Ammonites, ce qui est tout-à-fait envisageable. Les langues semblent avoir été très proches, les modes de vie également. Seul change peut-être la question religieuse, car YHWH reste une spécialité israélite.

Cependant, il s'agit d'une fraternité virile qui n'exclut pas, loin de là, les situations conflictuelles avec Israël et Juda.

Le royaume de Moab n'est pas logé à meilleure enseigne.

De fait, on connaît ce pays surtout par ce qu'en dit la Bible, car les inscriptions égyptiennes mentionnant cette région sont très difficiles à interpréter. On peut cependant mentionner le nom d'un roi ammonite, Mésha, qui a laissé son nom sur une stèle dans lequel ce dernier relate une victoire militaire obtenue au détriment des Israélites et qui date du milieu du IX^{ème} siècle avant notre ère.

Les Ammonites devaient être, au départ, des bédouins qui nomadisaient dans les steppes du Proche-Orient avant de se sédentariser et de créer une unité politique. Mais il semble que ce royaume soit né, comme le précédent sans doute, des bouleversements multiples apparus dans la région à la fin du II^{ème} millénaire, car l'archéologie ne trouve nulle trace d'occupation humaine au Bronze récent².

Les Édomites, qui bornent Juda par le Sud, semblent avoir été à l'origine, comme leurs voisins moabites des nomades Shasu, comme les appelaient les Égyptiens³. Cette sédentarisation a dû être tardive, à l'époque du Fer probablement, peut-être dans le même temps que les Hébreux.

Mais pendant au moins deux siècles, cette sédentarisation ne se manifeste pas par une urbanisation. C'est un habitat essentiellement rural, avec des villages de petites tailles⁴.

Les structures du pouvoir resteront longtemps de nature tribale et il faudra attendre, au mieux, le VIII^{ème} siècle avant notre ère pour voir l'émergence d'une forme d'État. Dans la Bible, ils sont généralement désignés comme des Amalécites.

2.4. Canaan, entre mer et désert

Nous avons soigneusement contourné, jusqu'à présent, tous les lieux où les Hébreux étaient susceptibles d'habiter. Il convient maintenant de préciser l'occupation des sols, entre les ensembles phéniciens et philistins à l'Ouest et les pays transjordanien à l'Est.

Cette région n'a bien sûr pas été épargnée par les bouleversements qui ont frappé l'ensemble du Proche-Orient. Longtemps sous un protectorat égyptien, qui s'était encore renforcé à la fin du Bronze, comment s'organise-t-elle dans la première partie de l'époque du Fer ?

1. *Genèse* XIX, 38.

2. James Maxwell MILLER, « Moab », dans DAVID NOEL FREEDMAN (dir.), *Anchor Bible Dictionary*, vol. 4, éditions Doubleday, New York, 1992,

3. André LEMAIRE, « Edom and the Edomites », dans André LEMAIRE, Samuel ADAMS & Baruch HALPERN (dir.), *The Books of Kings : Sources, Composition, Historiography and Reception*, op. cit., p. 226.

4. Israel FINKELSTEIN, « Khirbet en-Nahas, Edom and Biblical History », dans *Journal of the Institute of Archaeology of Tel Aviv University*, vol. 32, n° 1, mars 2005, p. 122.

Rappelons tout d'abord que les liens entre l'Égypte et les basses terres de Palestine n'étaient pas comparable à une forme de colonialisme, tel qu'on peut l'entendre aujourd'hui. On serait plus proche de l'impérialisme, en ce sens que les pharaons n'ont jamais cherché à imposer leur mode de vie, leur culture ou leur religion. Les rapports recouvraient deux nécessités pour l'Égypte :

– financières, car les différentes cités tutélisées devaient payer un tribut qui permettait d'alimenter les caisses royales, qui se vidaient rapidement ;

– militaires, car elles permettaient de tisser, entre le royaume proprement dit et ses rivaux de l'époque, tout un maillage de forts et de garnisons qui devaient assurer la sécurité du pays.

Mais les rapports entre Égyptiens et Cananéens – au sens large du terme – n'étaient généralement pas belliqueux, tant que ces derniers s'acquittaient de leurs obligations. On a même pu constater que beaucoup de ressortissant de cette région vivaient sur les bords du Nil¹. Cela permet de mieux comprendre, par exemple, les fréquents va-et-vient entre ces deux espaces des patriarches en particulier dont la Bible se fait l'écho. L'Égypte pouvait constituer un lieu-refuge en cas de pénuries, comme c'est le cas pour Abraham et Jacob, qui descendent vers le Nil en raison d'une famine². De même, on peut comprendre la bonne connaissance des institutions égyptiennes dans le cycle de Joseph ou celui de Moïse.

La carte de la Shéphélah palestinienne de la fin du Bronze Moyen laisse apparaître une césure très nette entre le Nord et le Sud, selon une ligne qui recoupe globalement la future frontière entre Israël et Juda :

– au Nord, on trouve un habitat assez dense, duquel émergent des systèmes urbains organisés, autour desquels gravitent des villages d'agriculteurs ;

– au Sud, les lieux d'implantation fixe sont nettement plus clairsemés : on trouve très peu d'installations urbaines, ce qui dénote un mode de vie agricole, voire pastoral ou semi-pastoral.

Au plan politique en revanche, on trouve une structure de pouvoir identique : chacune de ces régions semble avoir été dirigée par un centre principal, où devait se tenir des gouverneurs égyptiens.

Au Nord, la tonicité urbaine fait que plusieurs villes semblent avoir été en concurrence, mais c'est probablement Tell el-Farah qui eut la main, que la Bible appelle Tirçat et qui fut la première capitale du royaume d'Israël.

Au Sud, c'était sans doute la ville d'Aï, au nord-est de Jérusalem, qui assumait ce rôle.

Avec la fin du Bronze, il semble, selon les lettres d'Amarna, que la division en deux ait perduré, mais autour de deux cités-États différentes mais d'inégale importance :

– au Nord, autour de la ville de Sichem, pour laquelle il est fait mention d'un certain Labayou, qui régnait sur la ville ; cet ensemble politique disposait, comme aux époques antérieures, d'un vaste réseau urbain avec des forteresses notoire, telle que celle de Megiddo ;

– au Sud, avec Jérusalem comme épiscentre avec la présence d'un autre souverain, inconnu de la Bible, Abdi-Héba³, mais où le maillage urbain était toujours aussi diffus. Nous reparlerons de ce roi lors du prochain chapitre.

Les deux ensembles, comme par le passé, se voyaient davantage comme des rivaux que comme des partenaires, annonçant ainsi les rivalités qui opposeront quelques siècles plus tard, Juda et Israël et qui provient tout à la fois d'un héritage historique sans doute provoqué par des conditions naturelles différentes : un Nord plus propice au développement humain que le Sud, à tendance plus désertique.

1. Shlomo BUNIMOVITZ, « Canaan Is Your Land and Its Kings Are Your Servants: Conceptualizing the Late Bronze Age Egyptian government in the Southern Levant », dans Assaf YASUR-LANDAU, ERIC H. CLINE & Yorke ROWAN (dir.), *The Social Archaeology of the Levant : From Prehistory to the Present*, Cambridge University Press, Cambridge, 2018, pp. 269-276.

2. *Genèse* XII, 10 & XLII, 5.

3. Israel FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, op. cit., pp. 237-241.

Sur cette région souffle alors le vent des invasions, au XII^{ème} siècle avant notre ère, qui connut alors des destructions catastrophiques, comme celle de la ville de Megiddo par exemple.

Mais très vite, comme dans les pays phénicien et philistin de la côte, on se lance dans une campagne de réoccupation des terres et de reconstruction des villes, à une échelle moindre mais avec les mêmes populations cananéennes qu'auparavant, car on remarque les mêmes exigences architecturales et des poteries très similaires.

On voit donc refleurir des cités-États qui affirment leur indépendance et qui vont connaître une brève période d'opulence.

Mais celle-ci va cesser brutalement vers la fin du X^{ème} siècle. En effet l'Égypte, qui avait connu un long repli, sort à nouveau de sa réserve et réaffirme sa prépotence sur Canaan. Cela se traduit par une campagne du fondateur de la XXII^{ème} dynastie, le pharaon Shéshonk I^{er}, qui ravagea tout le bas-pays cananéen, en 926 av. J.-C., offensive qui est d'ailleurs mentionnée dans le texte biblique où le pharaon est désigné par le nom de Shishaq et son offensive est située la cinquième année du règne de Roboam, le roi de Juda¹.

S'il est difficile de démêler le vrai du faux dans cette affirmation, il n'en est cependant pas moins clair que cette expédition militaire a grandement affaibli les cités cananéennes de la Shéphélah, offrant une possibilité pour que soit créé un État hébreu. Ou deux États, comme nous allons le voir lors du prochain chapitre.

1. *I Rois* XIV, 25.

L'histoire politique d'Israël et de Juda

Dans ce chapitre, nous allons revenir sur des données déjà énoncées sommairement dans le premier volume de cet ouvrage, mais en les approfondissant. Le lecteur désireux de ne s'en tenir qu'à une simple synthèse de cette histoire complexe pourra s'y reporter.

1. Les Hébreux avant la monarchie

1.1. Une histoire supposée connue

La Bible présente une histoire sainte de son peuple qui a longtemps fait loi jusque dans les manuels scolaires de la République et, plus généralement dans la pensée globale de l'humanité. Mais c'est maintenant une histoire que les historiens et les théologiens scientifiques ont battue en brèche même s'ils sont, en définitive, assez peu écoutés. Rappelons brièvement les différents points d'appui d'une généalogie patriarcale – et, partant, supposée ethnique – qui reste encore très fortement présente dans les têtes de nos concitoyens, pour ceux tout au moins qui disposent encore d'une culture religieuse.

Les premiers temps sont d'abord décrits dans le livre de la *Genèse*, qui fait de YHWH le maître d'œuvre de toute l'histoire d'Israël. Elle dépeint les Hébreux comme un peuple issu d'un grand ancêtre, Abraham qui aurait, sur ordre de YHWH, quitté *Ur Kasdim*, c'est-à-dire "Ur des Chaldéens" à une date impossible à établir, pour s'installer en Canaan et y acquérir une terre, dont sa divinité en promettra la jouissance à sa descendance. Puis, intermédiaire avec Isaac.

Puis le petit-fils d'Abraham, Jacob, met au monde douze fils qui, au terme d'une démographie interne particulièrement galopante durant à peine un à deux siècles, deviendront un peuple de près de deux millions de personnes. C'est le nombre avancé pour désigner le peuple que Moïse ramènera d'Égypte, où une famine avait conduit Jacob et sa famille. Cet Exode, que la Bible étale sur quarante années, apparaît comme un fait marquant de l'histoire religieuse d'Israël puisque c'est sur le mont Sinaï que la révélation du nom de YHWH a été opérée, grâce au ministère de Moïse.

La suite est tout aussi connue : sous le commandement de Josué, les Hébreux conquièrent le pays de Canaan. C'est d'abord la période des Juges, dont le plus célèbre est sans doute Samson. Cette époque est marquée par des luttes permanentes contre les Philistins. Puis c'est le début de la monarchie, avec un premier roi auto-proclamé, Abimélek, peu présent dans les généalogies royales habituelles, mais qui n'avait pas l'aval de YHWH. Il ne l'emportera pas au paradis, puisqu'il sera tué de la façon la plus infâmante pour l'époque : des mains d'une femme¹.

Puis, c'est le personnage de Saül qui apparaît comme premier véritable roi, mais il sera rapidement en concurrence avec David, qui finira par prendre sa place. Il régnera quarante années sur Israël, puis son fils Salomon lui succèdera, pour quarante années également. Le premier construira le palais, le second le Premier Temple. Puis à la mort de Salomon, le royaume se scindera en deux : Israël au Nord, Juda au Sud.

Jusqu'à la destruction successive des deux royaumes, avec l'Exil à Babylone.

Or, l'archéologie a montré, prolongeant et, souvent, confirmant les hypothèses des exégètes, que toute cette généalogie ne résiste pas aux éléments tirés du sol cananéen. L'historicité des propos bibliques commence réellement à partir de l'existence des deux royaumes. Est-ce à dire que les rédacteurs bibliques ont tout inventé ? Certainement pas, mais ils ont combiné entre elles des traditions différentes et ils les ont organisées en fonction des situations qu'ils connaissaient à leur époque, comme nous le verrons dans un prochain chapitre avec l'étude, certes rapide mais

1. *Juge IX*.

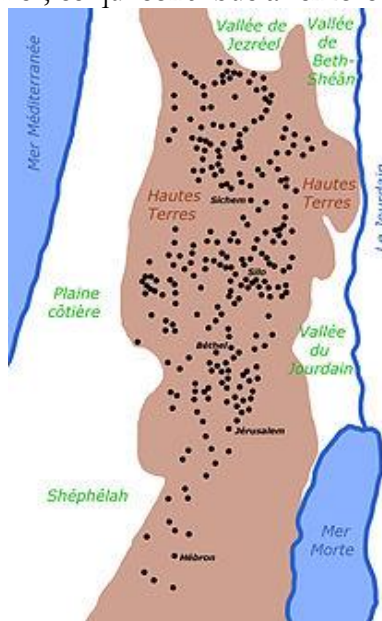
suffisamment éclairante, des différentes sources de narration et des contextes dans lesquels celles-ci ont été écrites.

Il nous faut donc reprendre les choses à la base, c'est-à-dire en nous appuyant sur des sources non-écrites que les fouilles minutieuses des hautes terres de Cisjordanie ont permis d'exhumer.

1.2. Patriarches et Juges, une impossible datation

La géographie de la terre de Canaan fait apparaître des espaces enclavés, principalement des régions montagneuses dans l'axe central, qui constituent une parallèle occidentale au cours du Jourdain. Les fouilles qui y ont été menées ont apporté des connaissances fondamentales sur la protohistoire d'Israël.

Précisons tout d'abord qu'il s'agit de moyennes montagnes puisque les plus hauts sommets ne dépassent pas les 1100 mètres, mais elles dominent des terres basses, proches du niveau de la mer, ce qui contribue à renforcer leur impression d'altitude.



Ces espaces, difficiles d'accès, assez éloignés des routes commerciales et peu attrayants pour une conquête ou un éventuel butin, se sont donc trouvés à l'écart des grands bouleversements qui ont marqué la fin du II^{ème} millénaire.

Cependant, nous savons maintenant que ces hautes terres n'étaient pas totalement désertes et ce depuis un certain temps déjà. Pour faire court, les fouilles ont permis d'y séparer, trois vagues d'occupation successives¹ :

- au Bronze ancien (3500-2200), avec une centaine de sites trouvés ;
- au Bronze moyen (2000-1550), où l'on dénombre 220 sites ;
- au Fer I (1150-900), avec environ 250 sites, dont le nombre doublera à partir du Fer II (900-586).

Nous insisterons naturellement sur cette dernière vague.

Précisons également qu'entre ces différentes périodes, les montagnes se vident de l'essentiel de leurs habitants, pour des raisons qui ne sont pas connues avec précision, mais qu'il n'est pas très difficile d'imaginer : crise de subsistance, épidémie, guerre... qui occasionnent des chutes démographiques et des retours à des modes de vie nomades.

Dans les trois cas également, on s'aperçoit du même processus : ce sont d'abord des hameaux isolés, qui se structurent progressivement dans un maillage ténu mais qui rassemble des entités allant du simple village à des structures urbaines fortifiées plus complexes, qui constituent en quelque sorte les citadelles de la région, comme Hébron, Jérusalem, Bethel ou Sichem.

Or, ce sont là ce que l'on pourrait appeler des « proto-Hébreux ». En effet, les historiens comme les théologiens se sont longtemps questionnés sur l'origine du peuple de la Bible. L'idée d'un Abraham sorti d'Ur et ancêtre unique est naturellement irrecevable. Mais les tentatives d'expliquer l'origine des Hébreux par leur nom ne donnent pas davantage satisfaction. Ces études étymologiques ont été posées dans le premier volume de ce livre, nous n'y reviendrons donc pas.

Nous ne reviendrons pas davantage sur l'étymologie du mot hébreu עִבְרִי [ʿivri], qui laisse entendre l'idée d'un peuple venu d'un hypothétique « au-delà », mais il n'est jamais précisé « au-delà de quoi »². De même, les assimilations avec les *Habiru*³, que nous avons déjà mentionnées, laissent les auteurs sur leur faim car ce terme ne désigne pas des individus selon leur origine

1. Israel FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, op. cit., p. 180.

2. Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*, 1, op. cit. pp. 17-18.

3. Rappelons que, selon les sources égyptiennes ou assyriennes, ces gens sont désignés par divers termes : *Habiru*, *Apiru*, *Sagar*... que nous utiliserons en alternance pour éviter toute redondance.

ethnique, mais plutôt en fonction d'une condition sociale particulière¹ : des groupes bédouins nomadisant sur les marges des espaces organisés.

En plus, il ne s'agit pas d'une appellation que ces gens s'étaient donnée eux-mêmes, mais de la façon dont les archives amarniennes, entre autres, les qualifiaient. Aussi, si des *Apiru* entraient certainement dans la composition du peuple de la Bible, ils ne peuvent sans doute pas être considérés comme sa seule composante. Et ce nom n'aurait aucune légitimité à devenir un ethnonyme.

La découverte de ces gens des hautes terres, restés longtemps méconnus, offre une nouvelle hypothèse pour identifier l'origine du peuple de la Bible. Et ce n'est plus une hypothèse par défaut, comme c'était le cas auparavant. Les traces laissées par les habitants des montagnes au Fer I, c'est-à-dire ceux de la troisième vague d'occupation, sont tout-à-fait compatibles avec celles qu'auraient pu laisser nos Hébreux.

D'abord parce que les paysages et les sites décrits par la Bible, en particulier dans les premiers livres du Pentateuque et les livres historiques, rendent compte d'une grande familiarité des auteurs avec l'organisation spatiale des hautes terres centrales. Ensuite parce l'alternance entre nomadisme et sédentarité, qui constitue l'un des marqueurs ethniques des Hébreux, est confirmé par le mode d'existence de ces populations montagnardes.

Cette complémentarité des modes de vie – plutôt que concurrence – se lit également dans la langue hébraïque elle-même. Deux exemples permettent de le mettre en évidence : le mot hébreu pour désigner la "famille" est בַּיִת [*bayît*], qui a le sens de "maison" alors que l'un des verbes indiquant l'action de "partir" est נָסָה [*nâsa*] qui a le sens de "arracher", comme on arrache les piquets d'une tente. Ces deux éléments permettent de constater l'intrication des deux modes de vie dans la langue elle-même, donc dans la pensée hébraïque profonde.

Rappelons enfin que ces populations des montagnes ne se distinguaient des Cananéens que sur la marge. Leur mode de vie était sans doute moins urbain, mais ils aspiraient à le modifier. Leurs croyances enfin ne semblent pas avoir déjà été très différentes de celles des peuples de la plaine car, bien évidemment, ils n'étaient pas encore monothéistes à l'époque du Fer.

Nous avons précisé, dans le chapitre précédent, que les lettres d'Amarna évoquent en particulier un roi de Jérusalem nommé Abdi-Héba, inconnu dans la Bible mais qui a régné à l'époque qu'Akhénaton, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIV^{ème} siècle, en pleine période dite « patriarcale ». Ce roi n'a pas adressé moins de six suppliques à l'Égypte² pour se plaindre de raids d'*Apiru* sur ses terres. Celles-ci semblent d'ailleurs recouvrir l'essentiel du territoire de ce qui sera, quelques siècles plus tard, le royaume de Juda.

Le silence de la Bible à son sujet laisse donc planer un sérieux doute sur les récits patriarcaux relatés dans la *Genèse*, car il est assez incompréhensible qu'un tel personnage n'y apparaisse pas, pas plus d'ailleurs que la ville de Jérusalem, alors qu'il est précisé qu'Abraham s'installe à Hébron, ville qui est située à l'intérieur du territoire qui se trouvait sous la juridiction d'Abdi-Héba. Cette inadéquation entre le texte biblique et les lettres d'Amarna nous interdisent désormais de commencer une histoire d'Israël à partir de la *Genèse* et des patriarches. Ce qui rend donc également très incertaine la suite logique de leur histoire : l'installation en Égypte avec Jacob et le retour en Canaan, sous la conduite de Moïse.

Cependant, il est bien clair que le peuple de la Bible – expression bien confortable qui permet de mettre les débats entre parenthèses – n'est pas à chercher en dehors de cette grande mouvance de peuples sémitiques de l'Ouest, dont les Cananéens ont dû constituer la composante principale. De ce fait, son histoire pré-biblique se confond quelque peu avec celle de tous les autres habitants de la Palestine ancienne.

Les choses vont commencer à changer lorsque la pression extérieure, égyptienne en particulier, aura été levée et que le bref moment d'anarchie, ou de simple désordre, permettra que

1. Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*, 1, op. cit., p. 19.

2. EA 285-290, voir William MORAN, (éd. et trad.) *The Amarna Letters*, Johns Hopkins Univ. Presse, Baltimore, 1992, pp. 327-328.

ces gens se constituent en une ou deux entités politiques autonomes, soucieuses d'affirmer leur personnalité politique culturelle et culturelle propre.

Il est donc bien difficile de trouver un véritable commencement à l'histoire réelle du peuple de la Bible car les auteurs de ce livre ont contribué, sans doute involontairement, à brouiller les cartes. Ainsi, l'époque suivante dite des Juges, censée précéder la période monarchique d'un siècle environ, soit les années 1100-1000, reflète plus probablement l'environnement géopolitique du VII^{ème} siècle avant notre ère¹.

Il nous faut donc commencer par revoir des bornes chronologiques que l'on croyait solides et qui, en fait, ne reposent que sur un récit biblique qui n'est guère en relation avec ce que l'on commence à entrevoir grâce à l'archéologie.

2. Les bases de la monarchie

Tout comme pour la période dite des patriarches, ou celle des Juges qui a suivi, la datation de l'établissement d'un pouvoir royal hébraïque reste très problématique à définir de façon précise, surtout si l'on cherche à inscrire dans cette histoire les personnages promoteurs de la monarchie que sont Saül, David et Salomon. Ils nous sont connus grâce aux deux livres de *Samuel*, mais ne trouvent aucun écho dans les archives voisines, en Égypte en particulier.

Aussi suivrons-nous la démarche d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman consistant à partir du personnage de David, lequel joue un rôle central dans la pensée monarchique de Juda d'abord, puis dans la transmission eschatologique future, puisque le Messie attendu par les Juifs sera issu du rameau davidique.

2.1. Le mythe d'une monarchie unifiée

Le personnage de David.

Dans les livres de *Samuel*, David apparaît comme un genre d'aventurier, un homme du Sud, c'est-à-dire de la zone la plus pauvre de la montagne palestinienne. La plus pauvre et aussi la plus enclavée, limitée à l'Est par la mer Morte et le cours du Jourdain, à l'Ouest par un escarpement rocheux assez abrupt, qui plonge vers la Shéphélah.

Le contexte dans lequel il évolue est assez clairement celui du X^{ème} siècle avant notre ère : les cités-États de la Shéphélah sont fortement affaiblies et les installations philistines paraissent solidement établies sur les côtes méditerranéennes. En outre, la disparition de la tutelle égyptienne a sans doute permis une plus grande circulation des groupes de bédouins dans cette région.

Or, la description que font de David les livres de *Samuel* n'est pas sans évoquer celle d'un chef de bande, un genre de brigand vivant de ses qualités guerrières : bref, un petit seigneur *apiru*². La manière même dont il constitue son armée est en tout point comparable avec celle que décrivent les lettres d'Amarna car, en effet, outre ses frères il rassemble des gens qui pourraient figurer sur ces lettres :

Tout homme en détresse, tout homme chargé de dettes, tout homme plein d'amertume, tous s'assemblèrent et il devint leur chef. Quatre cents hommes environ furent avec lui.

(I Samuel XX, 2)

La suite de ses aventures est du même tonneau : il effectue des coups de main avec prise de butin³ puis se retire dans la montagne⁴. En outre, tantôt il apparaît comme l'ennemi des Philistins⁵, tantôt il se réfugie chez eux⁶. Comme il ne s'agit pas d'écrire ici une monographie sur ce personnage,

1. Israel FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, op. cit., pp. 189-193.

2. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, éditions Bayard, Paris, 2006, pp. 49-55.

3. *I Samuel* XXIII, 5 ; 13.

4. *I Samuel* XXIII, 14.

5. *I Samuel* XVII, 12-54 ; XIX, 8...

6. *I Samuel* XXI, 11-16 ; XXVII, 1-7.

nous passerons assez vite sur ces différents épisodes de sa vie, car c'était avant qu'il ne devienne roi. Ils sont assez bien résumés par ce dernier extrait :

David frappa le pays, ne laissant vivre ni homme, ni femme. Il s'empara du gros et du petit bétail, des ânes, des chameaux et des habits...

(II Samuel XXVII, 9)

On ne saurait être plus clair.

Intéressons-nous maintenant à son accession à la royauté.

Précisons tout d'abord que dans le passé proche de David, supposé avoir vécu au X^{ème} siècle, on a retrouvé des cas où des chefs *apiru* ont pris le pouvoir dans cette région, profitant de leur supériorité militaire, dans un espace très peu peuplé et politiquement très fragmenté. En outre, la Jérusalem du roi Abdi-Héba, déjà rencontré dans les lettres d'Amarna, semble s'être un peu étendue, même si elle ne l'était sans doute pas dans les mêmes proportions que celles décrites par le texte biblique¹. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Cependant, les fouilles archéologiques restent on ne peut plus fragmentaires et ne permettent pas de suivre le déroulement précis d'une éventuelle ascension sociale de David. Des traces de fortifications anciennes ont certes été identifiées, mais elles sont impossibles à dater. La seule chose qui est vraiment évidente, c'est le lien qui a été tissé entre David et Jérusalem. Mais la genèse de ce lien a été noyée dans le mythe et la légende.

David versus Saül.

On ne peut pas parler de David sans évoquer Saül. L'historicité du personnage n'est validée par aucune source extérieure, ce qui rend sa lecture difficile.

Selon la Bible, sa soudaine royauté se déroule sur fond de crise grave : suite à la déroute subie lors de la bataille d'Ében-ha-Ézer, dont la localisation reste problématique, l'arche de YHWH, palladium d'Israël, est prise par les Philistins². Le peuple oblige alors le prophète Samuel à oindre un roi pour les juger et pour combattre à leur tête³. Le règne de Saül serait de deux années selon la Bible, une durée qui semble peu compatible avec les faits d'armes qui lui sont attribués, d'autant que le texte qui l'évoque est lacunaire⁴. Il remporte en effet des victoires importantes sur les Philistins, les Ammonites et les Amalécites.

Mais avec la venue de David, il tombe en disgrâce auprès de Samuel, donc de YHWH, et il meurt loin dans le Nord, lors d'une bataille contre les Philistins. David, en l'apprenant et bien que Saül ait cherché à le faire mourir, ordonne un grand deuil.

Que nous dit maintenant l'archéologie sur ce roi et sur ses rapports avec David ?

L'époque même de son règne pose problème en raison de trois éléments quantitatifs invérifiables : l'imprécision de la durée de son règne et celle de quarante ans pour David d'abord, pour Salomon ensuite. Pour comprendre cette imprécision, il faut rappeler que les auteurs bibliques ont établi une chronologie biblique « à rebours », c'est-à-dire à partir des dates ultérieures, historiquement assurées et grâce auxquelles on pouvait revenir en arrière en fonction de la durée des règnes. Ce système a permis d'établir la présence de Saül sur le trône d'Israël entre 1030 et 1010 avant notre ère, toutes les Bibles françaises le confirmeront. Mais ce sont bien les seules.

En effet, ces quarante années pour chacun des deux « grands » rois de la Bible sont trop parfaites et symboliques pour qu'on leur accorde une véritable authenticité. Nous suivrons plutôt ici l'hypothèse formulée par Finkelstein et Silberman en estimant que le règne de Saül et celui de David ont été contemporains et se soient plutôt déroulés quelques décennies plus tard, soit au X^{ème} siècle⁵.

1. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, op. cit. pp. 53-55.

2. *I Samuel* IV, 1-11.

3. *I Samuel* VIII, 19.

4. *I Samuel* XIII, 1.

5. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, op. cit., p. 67.

Nous pouvons donc poser, comme postulat, que David était plutôt un homme du Sud, de Juda et Saül un homme du Nord, même si son appartenance à la tribu de Benjamin se trouve en opposition avec le fait que la plupart des lieux rattachés à l'histoire de ce personnage ne se trouvent pas sur les terres prêtées habituellement à la tribu de Benjamin, mais nettement plus au Nord.

Nous pouvons alors mettre en parallèle deux versets qui nous paraissent très significatifs de la situation politique des deux personnages :

Saül était âgé de ... ans, quand il devint roi. Il régna ... deux années sur Israël.

(I Samuel XIII, 1)

David fit alors monter ses hommes avec lui [...] dans les villes d'Hébron. Les hommes de David vinrent et ils sacrèrent David comme roi de Juda.

(II Samuel II, 3-4)

Précisons d'abord que les points de suspension dans le premier extrait sont justifiés par l'état lacunaire du texte biblique, qui laisse entendre que Saül avait un an lorsqu'il monta sur le trône, ce qui est naturellement impossible.

Ainsi en bousculant quelque peu la chronologie biblique mais en collant sans doute davantage avec la réalité historique du Fer, nous aurions deux rois pour deux États distincts, voici donc ce qui aurait pu être la réalité historique sur les prémices des deux royaumes. David apparaît plutôt comme un chef de bande, quand la stature royale de Saül semble davantage affirmée.

Mais cette image reste fortement brouillée par le texte biblique, dont les auteurs ne pouvaient guère se satisfaire d'un fondateur de dynastie aussi peu prestigieux.

L'archéologie et l'histoire comparée viennent heureusement combler quelques lacunes.

La première nous permet de constater que, à la fin du Bronze et au début du Fer, les hautes terres du Nord sont densément peuplées. Nous avons déjà évoqué ce roi de Jérusalem, Abdi-Héba, qui nous est connu par les lettres d'Amarna et qui vivait donc à la fin du XIV^{ème} siècle. Son royaume était assez restreint et il se plaignait, en particulier, des menées expansionnistes d'un chef sichémite, Labayu, qui semblait à la tête d'un territoire important, dans les hautes terres du Nord. L'Égypte a mis un terme à ses agissements, mais il semble que la puissance, certes très relative, du Nord par rapport au Sud se soit maintenue jusqu'au X^{ème} siècle.



Cependant, l'exercice de cette « puissance » s'est surtout concentré autour du plateau qui s'étend au Nord de Jérusalem. Ce pourrait être là le royaume sur lequel Saül exerçait sa souveraineté, en concurrence avec les terres qui gravitaient autour de Jérusalem et qui étaient nettement moins bien maîtrisées par leurs populations. Le conflit entre Saül et David semble lié étroitement à cette opposition entre les deux territoires.

Mais l'archéologie a permis de montrer aussi que l'espace occupé par le supposé royaume de Saül a connu une ruine brutale vers la fin du X^{ème} siècle. Les fouilles font en effet état de destructions et d'abandons de sites alors que les hautes terres, situées plus au Nord, continuent à prospérer.

Grâce au minutieux travail des archéologues déjà mentionnés, nous commençons à voir plus clair quant aux circonstances probables – à défaut d'être certaines car, dans ce domaine, il convient de rester prudent – de l'émergence d'un double système monarchique judéen et israélite. L'élément

déterminant dans cette reconstruction est peut-être l'intervention militaire du fondateur de la XXII^{ème} dynastie, le pharaon Shéshonq I^{er}, d'origine libyenne.

Sa campagne, qui s'acheva vers 925 avant notre ère, est mentionnée par la Bible, mais celle-ci la situe durant le règne de Roboam, qui a succédé à David.

Dans la cinquième année du roi Roboam, le roi d'Égypte Shishaq monta contre Jérusalem. Il s'empara des trésors de la maison de YHWH et ceux de la maison du roi.

(I Rois XIV, 25-26)

Le nom du pharaon est certes hébraïsé, mais c'est bien de Shéshonq I^{er} qu'il s'agit, qui est le premier personnage biblique authentifié par des sources extérieures. Cette campagne est attestée par un vaste relief sur le temple de Karnak. Mais la ville de Jérusalem n'y est pas mentionnée, parmi les différentes victoires obtenues par ce souverain.

Cette expédition est d'ailleurs à la base du film de Steven Spielberg, *Les Aventuriers de l'Arche perdue*, qui suppose que l'Arche aurait été prise par le pharaon et installée dans la ville de Tanis, dans la partie orientale du delta du Nil.

Cependant, les villes qui semblent avoir relevé du royaume de Saül, Gibéa en particulier, apparaissent nettement dans cette frise, qui n'évoque cependant ni Jérusalem, ni les cités philistines.

Il semble que les choses se soient passées ainsi. Un accord entre Égyptiens et Philistins a dû être conclu, qui permettait à Shéshonq d'organiser son expédition contre le royaume de Saül. Il est en outre permis de penser que David en était plus ou moins partie prenante. En effet, à plusieurs reprises dans le texte biblique, il apparaît comme étant subordonné à Akish, le roi de la cité philistine de Gath¹.

Le résultat politique de cette opération militaire, ce fut peut-être l'extension du royaume de Juda à la région de Benjamin, aux frontières septentrionales de Jérusalem, avec un retrait d'Israël vers les hautes terres du Nord. Cela permet également de comprendre l'ambiguïté qui règne autour du personnage de Saül, tantôt dépeint positivement, tantôt négativement. Il semble que deux sources de narration se croisent dans ces récits : l'une, née en Israël, qui vante les mérites de Saül, l'autre, judéenne, qui en noircit l'image au profit de David. Mais c'est cependant cette seconde version qui fera loi, puisque David apparaît comme l'expression de la volonté de YHWH.

En effet, à la mort de Saül, David est proclamé roi de Juda dans la ville d'Hébron². Puis, quand les héritiers de Saül disparaissent à leur tour, ce sont les douze tribus qui proclament David roi d'Israël, par le biais de leurs anciens³.

2.2. La fondation des deux royaumes

Précisons tout d'abord que la vie des rois d'Israël et de Juda nous est connue essentiellement par les deux livres des *Rois*, corroborés ici et là par quelques textes prophétiques. Ces deux livres renvoient à deux recensions, le « livre des annales des rois de Juda » et le « livre des annales des rois d'Israël » disparues, si elle ont jamais existé. Mais les deux livres des *Rois* émanent de milieux proches de la cour jérusalémitique et ont une nette tendance à noircir tout ce qui se passe dans le royaume du Nord.

Ces deux ensembles littéraires seront repris, dans les grandes lignes, par le livre des *Chroniques*, qui fut sans doute rédigé vers le IV^{ème} siècle avant notre ère. Les nuances entre les *Rois* et les *Chroniques* sont minimales. Elles sont surtout de nature théologique et ne jouent pas sur l'histoire factuelle des deux royaumes.

La naissance de Juda.

La Bible est d'une extrême précision sur le rôle de David dans la mise en place de la monarchie dite « unifiée », tant sur la question des lieux que sur celle des personnages, voire des dates puisque c'est l'âge du roi qui en fixe la règle. Et cette histoire a longtemps peuplé la mémoire

1. *I Samuel* XXI, 11-16 ; XXVII, 2-12 ; XVIII, 1-2.

2. *II Samuel* II, 4.

3. *II Samuel*, V, 1-3.